

PIERRE ROSFELDER

COLMAR

EXPOSE DE GUERRE

Je fus incorporé dans le R.A.D. (Service Obligatoire du Travail), qui était également un service de préparation militaire, du 25.11.1942 au 28.12.1942 à EMDEN (Nord-Ouest de l'Allemagne).

Le 13.01.1943 je fus incorporé de force dans la Wehrmacht à LUNDENBURG (act. BRECLAV en Tchécoslovaquie).

Après 3 mois d'instruction, je fus affecté à la I.N.E.K. (Infanterie Ersatz Kompanie) n.44 toujours à Lundenburg, où j'ai participé à une intervention contre le maquis Tchécoslovaque près de Lundenburg, où il y avait une usine souterraine et où je fus blessé par balle par un éclat à l'œil droit le 2.04.1943.

Je fus d'abord soigné à l'infirmerie de garnison puis transféré à l'hôpital militaire de Vienne N.11^E où j'ai été soigné par le Professeur KIS, spécialiste, affecté à cet hôpital.

J'étais donc hospitalisé pendant 5 mois, après j'ai pu partir en convalescence chez mes parents. Après 10 jours de convalescence, j'ai dû repartir à Vienne où j'ai été affecté et muté au Auffangstab E.Bt n.17 à Vienne Strebersdorf. De là, j'ai été muté au Stalag N.325 de Lemberg(LWOW) en Pologne situé dans l'enceinte de la Citadelle ; et qui dépendait du camp de Rawa-Ruska. Après je fus muté au Stalag disciplinaire n.325 de STRIYE en Pologne d'où dépendait 4 camps de prisonniers de Guerre 1 camp de P.G. Français, 1 camp de P.G. Hollandais, 1 camp de P.G. Serbe, et 1 camp de P.G. Russes.

Affecté dans ces camps comme simple interprète et soldat, j'étais en même temps affecté au Bekleidungs magazin (magasin d'habillement) où il y avait également 6 cordonniers et 6 tailleurs (prisonniers russes). Avec 4 de ces prisonniers, j'allais tous les jours chercher à midi la soupe pour ces prisonniers dans le camp de prisonniers Serbes, et c'est ainsi que je fis connaissance du Colonel Serbe Sotirovitch et du Général Serbe ?.

Du fait que j'accompagnai tous les jours les 4 P.G. Russes pour chercher la soupe, j'en profitais pour transmettre les dernières nouvelles de la B.B.C de Londres, que je tenais des P.G. Français, et qui grâce à moi et à un technicien P.G. Français avaient transformé un tourne-disque en radiorécepteur.

Grâce à ces relations j'ai pu apprendre par le Colonel SOTIROVITCH qu'un autre officier serbe avait pu s'évader du camp jusqu'à Londres en passant par la Suède, c'est d'ailleurs par ce même officier évadé que le Gouvernement britannique a été informé de l'existence de ces camps de représailles.

J'avais donc 1 P.G. Français SALLET Georges et 12 P.G. Russes à ma disposition. Le Feldwebel qui dirigeait le tout était la plupart du temps absent chez une fille du village d'à coté. J'étais donc seul à diriger la Bekleidungskammer. J'ai donc demandé au Hauptmann (un autrichien) une aide supplémentaire, prétextant que les P.G. Français, à qui je pouvais adresser la parole, pourraient bien m'aider dans ce travail au lieu de traîner dans le camp. Ceci m'a été accordé et c'est l'Aspirant LEVIS André qui fut mis à ma disposition.

Un peu plus tard voyant que le travail à la BekleidungsMagazin augmentait de jour en jour, vu les 4 camps de P.G., j'ai demandé du renfort et avec l'autorisation du Feldwebel, j'ai eu du renfort supplémentaire, en occurrence l'Aspirant SCHMITT Paul.

Tout ceci dura un certain temps, mais l'armée soviétique avançait tous les jours un peu plus vers l'Ouest.

Un jour, je reçois l'ordre d'aller à Lublin, ville de Pologne à 50 km de Lemberg, pour commander du ravitaillement en tissus (lambeaux) et du Buna (caoutchouc synthétique) pour les 12 P.G. Russes (cordonniers et tailleurs). Je suis parti le lendemain avec cet ordre de mission et suis revenu 2 jours après. En arrivant au bureau de la BekleidungsMagazin, le P.G. LEVIS André m'informe immédiatement que d'ici 2 à 3 jours au plus tard le camp des P.G. français sera transféré et vidé (suite à l'avance Russe), J'en profite pour lui dire que je ferais une visite au camp dans la soirée pour saluer tous les P.G. Français que je connaissais et ceci avant leur départ.

Du fait que j'avais quelques prérogatives : avoir un pistolet et un laissez-passer permanent me permettant d'entrer dans les 4 camps, cela m'a permis d'avoir pas mal de contact avec les P.G. de tous les camps.

Le sergent SALLET étant déjà occupé au magasin d'habillement ainsi que l'aspirant LEVIS nous avons lié d'amitié, ce qui plus tard nous a amené à tenter une évasion.

Le soir du 12 Janvier 1944, vers 19 heures, rentrant de Lublin où j'avais exercé mon ordre de mission, j'ai fait un tour au camp français comme prévu et sans idée préconçue. J'attendais dans la baraque de l'homme de confiance du camp les P.G. LEVIS, SCHMITT, et SALLET et l'homme de confiance THIEBAULT et DUCOUSSO. Dès leur arrivée la discussion fut immédiatement très vive entre les 3 P.G. et les 2 hommes de confiance concernant notre évasion mais elle n'aboutit à aucun résultat positif. Thiebault et surtout Ducoussou insistèrent vainement sur le fait que « tout était de la pure folie de vouloir entraîner Rosfelder dans un coup pareil et surtout la veille d'un transfert du camp alors que tout le camp est étroitement surveillé ». Ducoussou suggérant que, eux les 3 P.G., n'avaient qu'à tenter l'évasion tout seul sans l'aide de Rosfelder. De mon coté, j'ai répondu que j'étais

volontaire pour tenter cette évasion et de partir avec eux au maquis polonais étant en très bonne relation avec le chef du maquis de la région. J'ai donc arrêté la discussion entre les 5 P.G. en leur suggérant de sortir, avec mon laissez-passer, les 3 prisonniers du camp principal pour une corvée et sous ma responsabilité mais uniquement du camp principal qui était électrifié (voir croquis du camps) et de nous cacher provisoirement et sans passer le poste de garde principal puis d'escalader les barbelés le moment venu où les phares des miradors ne balayaient pas le camp. Ceci étant décidé, nous sommes partis vers 21h30 en prenant la sortie du camp qui était électrifiée, ce qui était très facile avec mon laissez-passer. Nous nous sommes cachés dans le camp secondaire en attendant le moment propice pour exécuter la suite de notre plan. C'est au nez des sentinelles allemandes que nous avons escaladé les barbelés non électrifiés du camp secondaire et avons pris la clé des champs. Heureusement pour nous, une demi-heure après notre évasion il commença à neiger et de telle façon qu'au bout d'une heure il y avait déjà une couche de 30 cm. Ca ne facilita pas notre avancée mais par contre toutes nos traces furent de ce fait effacées. En effet, par la suite, j'ai appris que, la sentinelle du camp principal électrifié ayant signalé notre sortie à la relève et l'alerte donnée, des patrouilles avec des chiens policiers furent envoyées dans toutes les directions autour du camp pour nous retrouver.

Nous avons marché dans un froid glacial (moins 20 degrés cette nuit là) jusqu'à 1 heure du matin où nous avons trouvé refuge chez un fermier maquisard polonais qui nous hébergea. Nous avons passé le reste de la nuit dans son grenier à foin attendant la venue du chef du maquis de la région qui avait été prévenu entre temps par le fils de notre fermier. Le chef du maquis, qui se nommait Joseph, était devenu depuis un certain temps mon ami. Nous sommes restés cachés chez le fermier pendant 3 jours.

Il y avait la fameuse organisation clandestine hongroise qui aurait dû nous accueillir. Dans la région de Striy étaient cantonnées plusieurs unités de soldats hongrois avec qui j'avais également de très bonnes et très amicales relations. C'est grâce à eux que j'étais au courant de l'existence de cette organisation clandestine qui s'occupait de tous les prisonniers évadés ou qui avaient l'intention de le faire. Cette organisation nous aurait pris en charge lors du passage de la frontière ou bien en arrivant à Budapest.

Après ces longs jours d'attente, le fermier nous informa que le chef du maquis ne pourrait pas nous rejoindre, le danger étant trop grand et qu'il pouvait se faire repérer. En effet, des patrouilles allemandes sillonnaient et contrôlaient toutes les routes et chemins jusqu'à la frontière hongroise. La Hongrie étant notre but, et on nous y attendait depuis quelques temps, le fermier maquisard polonais nous suggéra d'essayer de passer la frontière individuellement en nous indiquant différents passages.

Le chef du maquis de la région nous ayant fait savoir, une nouvelle fois par l'intermédiaire du fils du fermier, qu'il lui était impossible dans ces conditions de nous guider et de nous faire passer la frontière, nous avons décidé de nous séparer pour avoir plus de chances de pouvoir passer la frontière et avons convenu d'un rendez-vous à Budapest comme prévu avec les organisateurs.

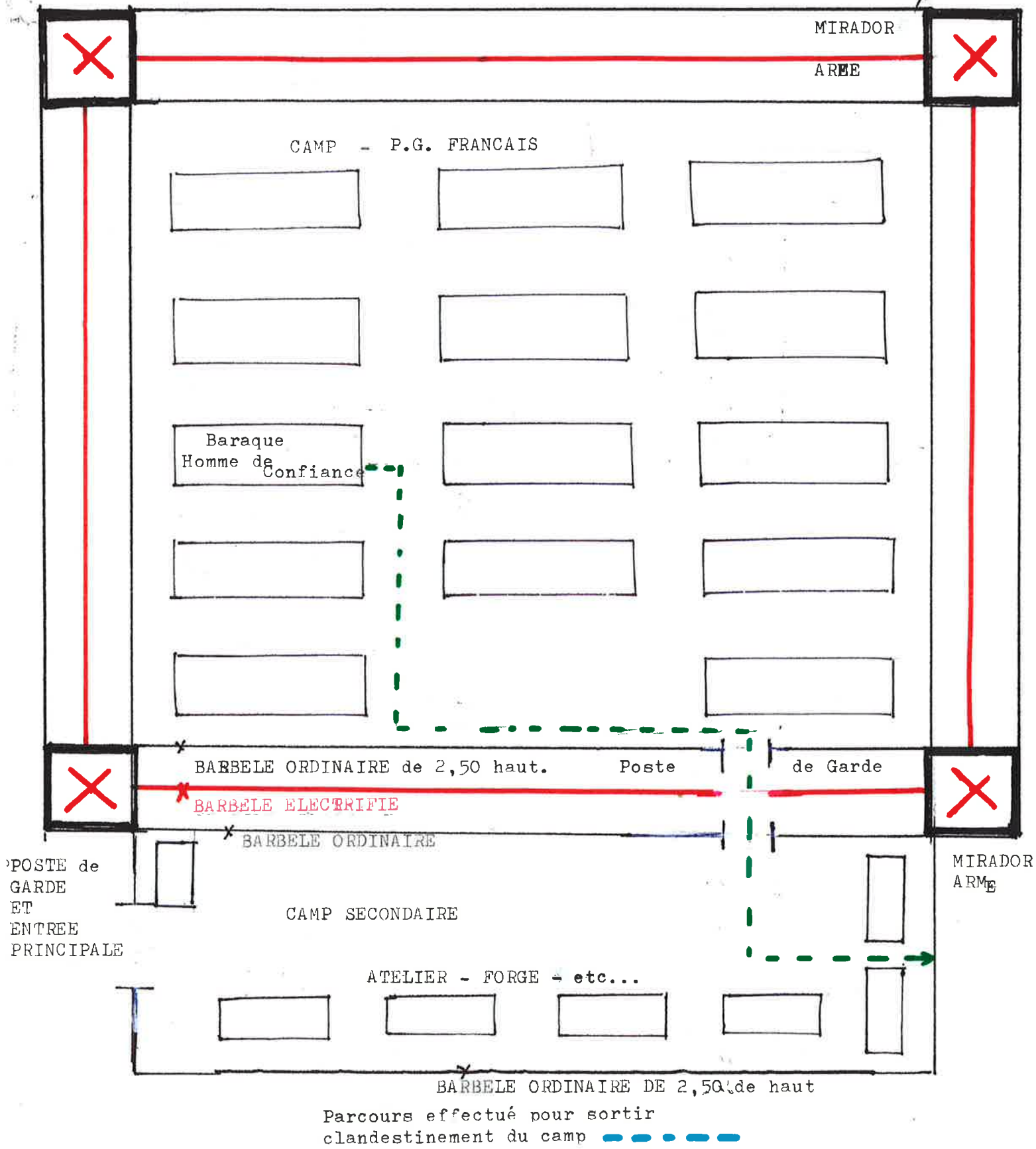
Avant de partir je pris la précaution de me renseigner une nouvelle fois auprès de mon logeur occasionnel sur les lieux de passage où j'aurais le plus de chance de passer. Je suis donc parti vers 4h du matin et j'ai marché pendant 3 ou 4 h sans rencontrer âme qui vive, ni polonais, ni patrouilles allemandes. Arrivant de ce fait à la lisière d'une forêt non loin de la frontière, j'ai pris mon courage à deux mains et suis entré dans cette forêt.

A partir de cet instant tout est allé très vite. Je marchais dans le bois peut-être depuis 10 mn lorsque je me suis trouvé nez à nez avec une importante patrouille allemande qui me demanda immédiatement mon laissez-passer. Ils m'ont de suite arrêté, ligoté les mains et conduit à la kommandantur du secteur où on me questionna sur ma présence dans le secteur ainsi que sur les 3 prisonniers français évadés, que naturellement j'ignorais connaître. Bien sûr je ne pouvais pas avancer l'excuse que je m'étais égaré, étant absent de ma compagnie depuis 3 ou 4 jours. Comme je ne connaissais aucun autre renseignement je fus transféré par la Feldgendarmerie de Striy où je subis un interrogatoire qui dura cette fois toute la nuit sans donner à la fin de meilleurs résultats, n'ayant jamais avoué ou donné des renseignements que je ne connaissais pas (mais qu'en réalité je connaissais très bien), je fus une nouvelle fois arrêté et mis sous fer à la Feldgendarmerie. Le lendemain, j'ai pu apprendre par un gardien que j'étais inculpé de désertion, trahison et d'aide volontaire à des prisonniers de guerre et que je comparais dans les prochains jours devant un tribunal expéditif pour être condamné. Le lendemain, c'est-à-dire le 2^e jour de mon arrestation par la Feldgendarmerie, elle me fait savoir officiellement que pour les motifs cités plus haut, je serais condamné à mort et que les traîtres de la Wehrmacht ne méritaient pas autre chose.

La chance a voulu que l'armée russe ait effectué dans la même période une grande offensive menaçant tout le secteur d'encerclement. J'ai donc été évacué vers l'Allemagne et ai atterri à Fribourg en Brisgau où j'ai été le 23 mai 1944 à 11h30 condamné à mort pour le 2^e fois et déclaré immédiatement indigne de porter l'uniforme de la Wehrmacht. L'aigle qui était fixé sur mon uniforme m'a immédiatement été arraché. La sentence m'ayant été notifiée dans ma cellule de la prison, j'ai refusé de la signer. Ce n'est qu'après la guerre que j'ai pu apprendre et ceci par écrit par la Croix Rouge Internationale que la sentence prononcée a été convertie en 14 ans de pénitencier et a exécuter après la fin de la guerre. Je fus ensuite transféré dans le camp de concentration de Neuengamme pendant 3 jours puis transféré au camp de Bôgermoor près de Pappenburg, qui était situé au nord-ouest de l'Allemagne dans la Basse-Saxe dans les marais pas loin de la frontière hollandaise. Lors de l'avancée des armées alliées vers la Belgique et la Hollande nous avons été évacués par train spéciaux dans des wagons à bestiaux vers l'Allemagne de l'Est, à Gollnow près de Stettin en Pologne où

nous avons été détenus pendant 3 à 4 semaines. Puis à nouveau évacués de Gollnow suite à l'avancée des armées Russes et surtout l'offensive russe, nous avons été évacués à pied (marche de la mort de 250 km) vers Butzow, marche très dure, car la notion du temps et de date avait complètement disparue, et l'acharnement de nos gardes n'avait pas de bornes . En effet les détenus ne pouvant plus suivre le troupeau sont froidement abattus. Les gardiens SS et autres avaient droit de vie ou de mort sur nous. Au début nous marchions sur l'autoroute de Gollnow vers Stettin et l'aviation soviétique nous bombardait sans pitié croyant avoir faire à des unités de la Wehrmacht en déroute. Enfin, après ces pénibles jours de marche, des fois 2 ou 3 jours sans ravitaillement et sans eau nous sommes arrivés à Butzow le 20.04.1944. A Butzow nous entrons dans une cour entourée de bâtiments, c'était la prison centrale et à coté était installé un camp entouré de barbelés. Avec mes 2 camarades Bruhl et Ernst nous avons eu la chance d'être emmenés dans la prison centrale et enfermés dans une cellule où était déjà enfermés 3 autres détenus. Nous étions donc 6 détenus dans une cellule de 6 à 8 m et 3 lits. Nous attendions la soupe du soir car depuis 3 jours nous n'avions rien à manger. Enfin arrive la soupe dans une vieille gamelle, un peu d'eau chaude et 3 à 4 morceaux de rutabaga. Le lendemain une tranche de pain (moitié son et moitié sciure de bois) et un petit bol de café... A midi soupe de rutabaga et une tranche de pain, et le soir soupe de rutabaga et la tranche de pain de 10 à 15g. (Il fallait mettre la main sous la tranche de pain afin qu'elle ne tombe pas en miette). Tout ceci durera quelques jours, puis le 4è jour, nous entendons dans la nuit des coups de canons et le lendemain matin les mitrailleuses, sans aucun doute les Russes. Puis le 8.05.1945 au matin, un calme singulier, puis des pas dans le corridor qui mène aux cellules, des clefs qui ouvrent les cellules, des verrous qui grincent et des portes qui s'ouvrent. Des gardiens en civil et qui nous disent « vous pouvez sortir ». Nous nous précipitons vers la sortie. Je dis à mes 2 camarades de m'attendre à la porte principale. J'avais entendu que dans les cuisines il y avait encore du ravitaillement. Je me suis donc précipité vers les cuisines comme une bête sauvage et j'ai pris 2 pains et suis reparti, car déjà la colonne de détenus commença à affluer. Nous nous décidâmes d'aller en ville ,à la gare, pour prendre le prochain train pour rentrer chez nous. En ville stationnaient partout des chars soviétiques qui nous criaient « Hurrah viva Staline » et nous leurs répondirent « Hurrah viva De Gaulle » en levant le bras. Arrivés à la gare, nous devons malheureusement constater que plus aucun train ne circulait. Nous avons donc décidés de prendre la direction du Sud-Ouest vers SCHWERIN. En cours de route, nous avons rencontrés un P.G. français qui travaillait dans le secteur chez un agriculteur, et qui nous a immédiatement emmenés dans le village a coté et nous a offert le gîte et de la nourriture. (Il nous avait remarqués grâce à notre costume de bagnards.) Nous avons accepté et nous sommes restés chez ces 10 P.G. français pendant 4 ou 5 jours. Ces même P.G. français ont alors réquisitionné 2 tracteurs et 2 remorques et nous ont emmenés ainsi que les autres P.G. français en direction de Schwerin pour traverser l'Elbe où nous avons été accueillis par l'armée Américaine. Ravitaillés, dépouillés, soignés et après 2 jours de repos, amenés jusqu'à Bruxelles, puis en train vers Hazebrouk, Strasbourg et Colmar.

PLAN DU STALAG 325 de STRIY



Voir les livres :

« L'ALSACE dans les Griffes de Nazis » de Charles BENE

Editions FETZER S.A. Raon-l'Étape

“Le petit Soldat sans Fusil” de André AUBERT

Editions IMPO « la table rasée » BP 77240 Cesson la Forêt

« Exode – Un du 325 RAWA-RUSKA » de Dragan SOTIROITCH

Editions H. DEVE et CIE à Evreux

Bulletin de liaison « L'ENVOL » de ceux de RAWA-RUSKA

N. 41 du mois de septembre 1983

« SOUVENIRS de Guerre et de Captivité 1939-1945 »

de Henri DUCOUSSO